

Παιδαγωγικά ρεύματα στο Αιγαίο

Τόμ. 2, Αρ. 1 (2006)

Τεύχος 2

παιδαγωγικά ρεύματα στο Αιγαίο

διεθνής περιοδική έκδοση παιδαγωγικών προβληματισμών



Τεύχος 2, Νοε 2006

La pratique du journal, comme construction du moment interculturel

Hess Remi

doi: [10.12681/revmata.30948](https://doi.org/10.12681/revmata.30948)

Copyright © 2022, Hess Remi



Άδεια χρήσης [##plugins.generic.pdfFrontPageGenerator.front.license.cc-by-nc-sa4##](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

Βιβλιογραφική αναφορά:

Remi, H. (2022). La pratique du journal, comme construction du moment interculturel. *Παιδαγωγικά ρεύματα στο Αιγαίο*, 2(1), 68–79. <https://doi.org/10.12681/revmata.30948>

La pratique du journal, comme construction du moment interculturel

Remi Hess *

Universités UFR 8
remihess@noos.fr

J'ai essayé de montrer dans un texte envoyé pour le colloque de Rhodes la nécessité, pour le jeune d'aujourd'hui, mais aussi pour son enseignant, de construire son moment de l'interculturel. En même temps, cette idée était posée au niveau de sa fondation philosophique, mais elle n'était pas développée au niveau des formes concrètes de travail que l'on pouvait mettre en chantier avec des jeunes. Je voudrais donc proposer maintenant un outil très concret pour expliciter son moment interculturel : il s'agit du journal.

Chacun d'entre nous vit l'interculturel, l'entrée dans le mondial, sur des modes différents. On a pu croire qu'un moyen d'enseigner l'interculturel était d'enseigner la littérature du monde¹. Mais cette technique part de l'idée d'un programme, d'auteurs étrangers qu'il ne faut pas ignorer. Vassiliki Pandazi a montré les limites de cet enseignement qui est assez loin des pratiques quotidiennes des jeunes qui entrent dans le mondial par la chanson, Internet, beaucoup plus que par l'entrée dans la littérature... Je pense donc que les jeunes d'aujourd'hui doivent pouvoir disposer d'outils de recherche dans lesquels ils s'impliquent, dans lesquels ils explicitent leur sensibilité, leur subjectivité, leurs découvertes personnelles au jour le jour. Former vraiment les jeunes à une réflexion sur l'interculturel doit passer par des outils en prise sur le réel des jeunes d'aujourd'hui.

J'ai publié en français un livre qui s'intitule *Pédagogues sans frontières*, dans lequel je décris mon rapport à l'interculturel. Il s'agit d'un journal dans lequel j'écris au jour le jour ma rencontre de l'autre, ma rencontre de l'étranger.

Je voudrais maintenant montrer la richesse de cette méthode du journal en général, mais aussi plus particulièrement sur le terrain de la construction du *moment interculturel*.

I) Le journal: une pratique ancienne

Tenir son journal est une pratique ancienne. A côté de la tradition du journal intime, que la littérature a commenté, il existe une tradition du journal de recherche qui commence en 1808 avec un livre de Marc-Antoine Jullien "*Essai sur une méthode qui a pour objet de bien régler l'emploi du tems, premier moyen d'être heureux; A l'usage des jeunes gens de l'age de 16 à 25 ans; extrait d'un travail général, plus étendu, sur l'Éducation,...*" qui invite les jeunes à se former en tenant trois journaux : le journal de sa santé, le journal de ses rencontres, et le journal de ses acquis

* Remi Hess, Professeur des Universités, Sciences de l'Education, UFR 8, Communications, Animation, Formation.

¹ Vassiliki Pandazi a exploré cette perspective dans sa thèse (Université de Paris 8, 31 Octobre 2003) : *La dimension interculturelle de la littérature dans les systèmes éducatifs secondaires grec et français. Etude comparative*, (jury : Remi Hess, d., Constantin Xypas, r., Dominique Groux, présidente).

scientifiques. Dans ce registre, écrire le journal est un moyen de se construire une identité de chercheur. À chaque thème exploré peut correspondre un carnet, un journal. Le journal des moments est donc un moyen de garder des traces de ses trouvailles, mais aussi de ses idées, de ses réflexions au jour le jour. Déjà, au XVII^e siècle, le philosophe John Locke a utilisé cette méthode. Aujourd'hui, elle est pratiquée par les ethnologues, les éducateurs, les formateurs, les agents de développement social.

En français, le mot "journal" signifie à la fois la pratique d'écriture au jour le jour qui nous intéresse ici, et le "quotidien" national, régional ou étranger dans lequel nous lisons les nouvelles du jour, et par extension la presse non quotidienne. Pour éviter une confusion qui n'existe pas dans d'autres langues (par exemple, en allemand, on distingue *Tagebuch* et *Zeitung*), on pourrait utiliser un mot, vieilli, qui permet la distinction. On parle du "diariste" (celui qui tient son journal) ou de "diarisme" (pour parler du phénomène social que représente le fait de tenir un journal). Ces mots viennent de "diaire" (au jour le jour), dont la racine est encore utilisée en anglais dans le mot *Diary* et en italien *Diario* qui signifient "journal", au sens de tenir son journal.

Le fait que le mot remonte à 4 ou 5 siècles montre que c'est une pratique très ancienne. Il existe donc un *continuum* de l'écriture de journaux. Si j'écarte de mon analyse la pratique du journal intime qui est davantage étudiée par les littéraires, je peux donner quelques grands noms de personnes qui ont marqué l'histoire du journal de recherche que je prône ici et qui inspire directement ma pratique pédagogique. Je parlerai plus particulièrement de John Locke, de Marc-Antoine Jullien et de Janusz Korczak. On pourrait évoquer Freinet et les auteurs de l'éducation nouvelle...

John Locke (1632-1704)

John Locke écrit dans son *Traité sur l'Entendement humain*, (vol. 3, Londres, 1714, p. 425) : "Il n'y a presque rien d'aussi nécessaire, pour le progrès des connaissances, pour la commodité de la vie et l'expédition des affaires, que de pouvoir disposer de ses propres idées ; et il n'y a peut-être rien de plus difficile dans toute la conduite de l'intelligence, que de pouvoir s'en rendre tout-à-fait le maître". Il montre que le journal peut être l'espace d'un *travail philosophique*. John Locke a tenu un journal toute sa vie, qu'il a indexicalisé. Ses écrits philosophiques ne sont que la mise en forme organisée de ses médiations au jour le jour. Le philosophe Maine de Biran a également utilisé cet outil au début du XIX^e siècle. Certaines formes de correspondance sont très proches de ce type de journal. Machiavel a conservé les doubles des courriers qu'il envoyait aux princes de Florence, pour conseiller leur action. Il s'est appuyé ensuite sur ses lettres pour écrire ses écrits politiques.

Marc-Antoine Jullien (1775-1848)

Dans son ouvrage, *Essai sur une méthode...*, de 1808, Marc-Antoine Jullien produit la première systématisation du journal des moments. Dans ce livre, Marc-Antoine Jullien propose aux jeunes, d'écrire trois journaux différents :

- un journal du corps (santé),

-un journal de l'âme (où l'on restitue ses rencontres avec les personnes, et ce que l'on tire de ces rencontres sur le plan moral),

-et un journal intellectuel (où l'on note les connaissances intellectuelles que l'on acquiert ou par rencontre ou par lecture ; ainsi notées, les connaissances deviennent des savoirs).

Ce livre fut écrit dans un contexte où l'école n'existait pas pour tous. Le journal apparaissait donc comme une sorte de formation totale de l'être.

Janusz Korczak (1879-1942)

Moments pédagogiques, de Janusz Korczak, est un texte court, mais qui s'inscrit dans des lignes temporelles qui font *continua* sur le long terme. En effet, il a sa place dans le prolongement d'autres recherches qui l'ont précédées, et il anticipe sur des recherches qui se sont poursuivies après lui. Quelles sont ces lignes ? La théorie des moments, l'écriture du journal pédagogique comme structurant le moment, l'art du diagnostic pédagogique.

Dans *Moments pédagogiques*, Janusz Korczak montre que la science du diagnostic occupe une place prépondérante en médecine. L'étudiant examine de nombreux individus, apprend à regarder et, ayant discerné des symptômes, à les traduire, à les associer et à en tirer des conclusions. Si la pédagogie accepte de suivre la voie ouverte par la médecine, elle doit élaborer une science du diagnostic éducatif fondée sur la compréhension des symptômes. La fièvre, la toux, les vomissements sont pour le médecin ce que le sourire, la larme, les joues rouges sont pour l'éducateur. Il n'y a pas de symptôme sans signification. Il faut tout noter et tout soumettre à la réflexion, rejeter ce qui est dû au hasard, lier ce qui est similaire, chercher les lois fondamentales. Ne pas chercher à savoir comment exiger, qu'exiger de l'enfant, comment contraindre et interdire, mais plutôt chercher ce qui lui manque, ce qu'il a en trop, ce qu'il exige, ce qu'il peut donner.

Janusz Korczak, propose une clinique de l'éducation, par l'écriture d'un journal. "Les bons éducateurs commencent à tenir un journal, mais l'abandonnent rapidement, car ils ne connaissent pas la technique de la prise de notes, ils n'ont pas pris au séminaire² l'habitude de prendre systématiquement des notes sur leur travail. Trop exigeants vis-à-vis d'eux-mêmes, ils perdent confiance en leurs capacités ; comme ils ont trop attendu de leurs notes, ils ne croient plus à leur valeur".

Janusz Korczak, s'interroge : "Quelque chose me réjouit, quelque autre m'attriste, m'étonne, m'inquiète, me fâche, me décourage. Que prendre en notes, comment prendre des notes ? On ne le lui a pas appris. S'il a dépassé le stade du journal du potache, dissimulé aux yeux de papa sous le matelas, il n'a pas atteint le niveau de la chronique que l'on fait lire à un collègue, dont on discute lors de réunions et de colloques. On lui a appris, peut-être, à prendre en notes les exposés d'autrui, les pensées d'autrui, mais pas les siennes. Quelles difficultés, quelles surprises as-tu rencontrées, quelles erreurs as-tu commises, comment les as-tu corrigées, quels échecs as-tu subis, quelles victoires as-tu fêtées ? Que chaque échec soit pour

² En Pologne, jusqu'à la seconde guerre mondiale, on désignait le lieu de formation des enseignants par "le Séminaire" ("Seminarium Nauczycielskie"). NdT

toi un apprentissage conscient, et une aide pour les autres". Autant de questions que l'on doit traiter dans le journal".

Pour Janusz Korczak, c'est par ces notes que l'on établit un bilan de sa vie : "Elles prouvent que tu ne l'as pas gaspillée". Mais la vie "ne permet de réaliser que des fragments".

Freinet et l'éducation nouvelle

La plupart des grands pédagogues, et en particulier ceux que l'on classe comme membres de l'éducation nouvelle ont écrit des journaux (Tolstoï, par exemple), et ces grands maîtres ont suscité chez leurs élèves une pratique d'écriture personnelle. Ainsi, Célestin Freinet a encouragé le journal de classe.

La technique que je propose ici est une pratique plus personnelle. Le but n'est pas d'écrire un journal intime, mais un journal que l'on puisse faire lire à ses amis, à ses camarades, aux autres.

II) Les formes générales du journal

Le journal est tenu au jour le jour. On peut écrire le soir ce qui s'est passé dans la journée ou le lendemain ce qui s'est passé la veille. Mais globalement, contrairement à l'histoire de vie ou aux Mémoires, cette forme d'écrit personnel est inscrite dans le présent. Même avec un petit décalage, on écrit toujours au moment même, où l'on vit ou où l'on pense. Ce n'est pas un écrit après coup, mais un écrit dans le coup. On accepte donc la spontanéité, éventuellement la force des sentiments, la partialité d'un jugement, bref, le manque de recul. C'est un point commun avec la correspondance. Quand on écrit une lettre, elle est inscrite dans le présent de l'écriture au même titre que le journal. La seule différence, c'est que, dans un premier temps, le journal est écrit pour soi, alors que la lettre a un destinataire bien ciblé, bien identifié.

Le journal doit se centrer sur un objet. Ainsi, si l'on décide de travailler son moment de l'interculturel, on va noter tout ce qui a un rapport dans notre vie avec le thème de la rencontre de l'autre.

L'auteur est le sujet du journal. L'auteur est le plus souvent une personne. Mais il peut être un collectif. Dans un hôpital, l'éphéméride est une forme d'écriture collective du journal. On tient à jour les informations concernant des malades d'un service : médicaments administrés, réactions, examens, diagnostics, etc. Tous les soignants contribuent à cette écriture. Un journal de classe peut être aussi une œuvre collective. On peut écrire un journal de voyage à plusieurs. L'écriture collective ("symphilosophique") des fragments de la revue *Athenaum* était une forme collective d'écriture philosophique à rapprocher du journal. Mais le plus souvent, le journal est écrit par une personne.

Le destinataire du journal. Dans un premier temps, le journal est un écrit pour soi (individuel ou collectif), alors que la correspondance est un écrit pour l'autre. Cependant, on peut remarquer que le journal, même intime, est un écrit pour l'autre. En effet, même si je

n'écrit le journal que pour le relire moi-même, "Je est un autre" (Rimbaud) entre le moment de l'écriture et le moment de la lecture ou de la relecture. C'est même ce changement qui s'est opéré en moi que je mesure en relisant mon journal. Comme lorsque l'on regarde une photo de notre enfance, en même temps que l'on se reconnaît, en même temps on mesure combien on a changé.

Le journal est une écriture de *fragments*. L'écriture du vécu est toujours limitée. On ne peut pas rendre compte de façon exhaustive du quotidien. On pourrait écrire des centaines de pages sur une seule de ses journées, si l'on voulait être exhaustif, et rendre compte de tous les contextes du vécu. L'écriture du journal s'accepte donc comme fragmentaire. Chaque jour, le journal explore une ou deux dimensions du vécu. Plus le diariste centre ses observations sur un ou deux faits chaque jour, plus, sur le long terme, son travail est intéressant. En effet, le vécu se déploie sur plusieurs jours. Si vous avez centré votre écriture de la veille sur un autre thème, un fait qui vous travaille resurgit le lendemain. Sur le plan de la logique dialectique (voir ce terme), même si le journal appelle surtout des notations singulières, le journal permet des notes à valeur universelle ou particulière. Il permet en restituant des souvenirs d'explorer le passé. Il montre le lien avec un vécu actuel. Il permet aussi d'explorer différentes dimensions de celui qui écrit.

Le journal est une *écriture transversale*. Même centré sur un thème, sur une recherche, le journal n'interdit jamais des mises en perspective transversales. L'objet d'une notation du jour peut être une pensée, un sentiment, une émotion, la narration d'un événement, d'une conversation, d'une lecture, etc. De ce point de vue, le journal se donne des objets diversifiés dans des registres multiples. Il est donc divers par nature. Plus que tout autre forme d'écrit, il explore la complexité (voir ce terme) de l'être.

Le journal joue de deux pôles: *durée et intensité*. Le journal se développe sur la durée. Ou la durée n'est pas déterminée au départ (forme du "journal total" de certains journaux intimes, comme celui d'Amiel), ou au contraire celle-ci est déterminée par un contexte: le temps d'un voyage, d'une recherche. La durée, qui donne sa valeur au journal, s'oppose à l'intensité. Or, dans certaines circonstances, le journal peut glisser d'une logique de travail dans la durée (on essaie d'écrire une page par jour sur le thème que l'on explore), à une forme de travail intensive (en voyage, il arrive que l'on ait davantage de temps que dans la vie quotidienne, et alors on peut écrire dix, voire quinze pages par jour). Lorsqu'il est intensif, le journal tend vers le récit.

Le journal est un procédé d'*accumulation*. Même en n'écrivant qu'une page par jour, le journal est un outil rapide d'accumulation de données. À raison d'une page par jour, au bout d'un an, le journal compte 365 pages. Si un diariste écrit davantage, et sur une plus longue période, se pose alors la question de l'accès aux données accumulées. Une solution à ce problème se trouve dans l'indexicalisation du journal, qui est une forme de table analytique qui lui permet de retrouver ses réflexions rapidement. Chaque fragment reçoit un titre en fonction de son thème. À la fin du journal, chaque thème renvoie aux dates des jours, où ce thème a été traité.

Prendre du recul. Dans cette pratique d'écriture, on accepte que le recul survienne plus tard. Nous pouvons distinguer le moment de la lecture du moment de la relecture du journal.

La lecture survient au cours de l'écriture même du journal. Alors que je suis en train d'écrire mon journal, je me souviens avoir écrit quelque chose antérieurement sur le même thème. En recherchant ce fragment, je suis conduit à relire plusieurs passages. Que je retrouve ou non le fragment recherché, je retrouve des notations passées qui influent sur mon écriture d'aujourd'hui. Plus le journal est volumineux, moins j'ai un souvenir actualisé de son contenu. La lecture permet donc de jouer dans l'écriture même, sur une élaboration d'un thème ou d'un autre. Dans la relecture, il y a une volonté de faire un travail de distanciation plus systématique. Alors que l'on a lu des passages du journal, la relecture prend en compte le tout du journal, lorsque celui-ci est terminé. Il est pris comme un ensemble. L'approche peut être thématique, en s'appuyant sur l'indexicalisation. Ainsi, si le journal capte, au jour le jour, les perceptions, les événements vécus, les entretiens, mais aussi les bribes de conçu qui émergent ; avec un peu de recul, la relecture du journal est un mode de réflexivité sur la pratique. La relecture du journal permet donc une démarche régressive-progressive autorisant à se projeter dans l'advenir. Comme les autres formes d'écriture impliquée (autobiographies, correspondances, monographies), le journal est une ressource pour travailler la congruence entre théorie et pratique.

Peut-on concevoir une *supervision* pour le diariste? Dans sa méthode de 1808, Marc-Antoine Jullien conseille de faire des bilans hebdomadaires, mensuels des acquis du journal et de donner à lire ces bilans à un adulte distancé qui permet d'aider à l'évaluation du travail d'écriture. Faire lire son journal à l'autre aide ainsi à progresser dans sa recherche.

Avec le temps, le journal acquiert une *dimension historique*. Lorsqu'un journal est découvert ou lu, avec le recul du temps, il devient une banque de données intéressante pour l'historien. De ce point de vue, dans la mesure où il prend souvent pour objet un vécu qui ne passe pas dans d'autres sources écrites, elles-mêmes plus élaborées ou plus médiatisées, donc plus construites, le journal est d'un intérêt immense pour l'anthropologie historique (voir P. Hess, 1998).

La capacité anticipatrice du journal. Tout diariste décrit son quotidien. Mais son travail d'observation minutieux lui fait noter des faits qui ne sont pas encore conscientisés. C'est la relecture qui fait prendre conscience de ce *non-encore-conscient*. En lisant *Le Principe espérance*, d'Ernst Bloch, cet été, j'ai pris conscience que le journal permet de passer d'une conscience commune à une conscience philosophique des choses. On comprend d'où viennent les idées, comment s'est formée la conscience, comment elle a réussi à dépasser certaines erreurs, etc. Le projet d'explicitier le mouvement de la conscience est déjà dans *La phénoménologie de l'esprit*, de Hegel. Bien qui ait pu tenir un journal, Hegel n'en a pas fait cet outil central que nous propose J. Korczak.

III) Les formes particulières de journal

Le journal intime ou personnel est celui que tient l'adolescent ou l'homme de lettres. Il a fait l'objet de nombreuses études (Michelle Leleu, Alain Girard, Béatrice Didier, Philippe Lejeune). Le journal intime prend comme objet le vécu personnel d'une personne. Notre travail ne s'inscrit pas dans le prolongement de cette forme de journal. Henri-Frédéric Amiel a passé sa vie à écrire un *Journal intime*, dont le volume est considérable (16 000 pages). Je suis

heureux d'avoir ce journal dans ma bibliothèque de Sainte-Gemme. Je le regarde avec plaisir. Amiel écrit "Une idée qui me frappa est celle-ci : *Chaque jour nous laissons une partie de nous-mêmes en chemin...* Cette pensée est d'une mélancolie sans égale. Elle rappelle le mot du prince de Ligne : *Si l'on se souvenait de tout ce que l'on a observé ou appris dans sa vie, on serait bien savant.* - Cette pensée suffirait à faire tenir un journal assidu." (Amiel, *Journal intime*, 8 octobre 1840). La lecture du journal d'Amiel montre que l'objet du journal intime est l'exploration de la construction du "moi", du "Je". C'est un tâtonnement quotidien pour débusquer toutes les facettes de la personnalité. De ce point de vue, c'est un "journal total", dont les limites temporelles ne sont pas fixées a priori. Le journal intime qui fut à la mode au XIX^e siècle, continue à être massivement pratiqué, comme en témoignent les travaux de Philippe Lejeune. Personnellement, il me semble que cette forme de journal, même si elle est intéressante, se situe dans un autre univers que ce que tente de promouvoir J. Korbaczak. Je m'inscris dans un *continuum* d'écriture de journaux qui va de Marc-Antoine Jullien (1808), J. Korbaczak (1918), R. Fonvieille (1947-2000)... et qui refuse l'intimité. On écrit un journal pour l'autre. C'est une forme de suivi d'une recherche au quotidien.

Le journal de voyage. Le journal de voyage ne cherche pas à rendre compte de toute la vie du sujet. Il se limite à la période d'un ou de plusieurs voyages, comme le *journal de bord* que l'on a tenu sur les navires qui partaient à la découverte du nouveau monde. Le *journal de bord* est intéressant, car il raconte le vécu d'un groupe. Il est destiné à être lu par d'autres. De ce point de vue, le journal que nous préconisons s'inscrit dans cette tradition. Il prend souvent la forme du "journal total". Par sa dimension sociale, le journal de bord se différencie nettement du journal intime. Le journal de voyage se combine avec l'anthropologie, chez Leiris (*L'Afrique fantôme*), par exemple, ou avec la littérature (chez Albert Camus). Il existe aussi des formes de voyage sur place. On explore un voyage intérieur. C'est le cas du "journal d'itinérance", proposé par René Barbier³. Lorsque je décide de tenir un journal, pour un voyage de courte durée, j'ai tendance à écrire davantage de pages chaque jour que lors d'une journée ordinaire. Je vis le voyage comme une intensité ; je cherche à capter cette intensité des journées, car je sais que cette surimplication diaristique ne va pas se prolonger exagérément. De ce fait, le lecteur attentif remarquera que mes journaux de voyages tendent à se confondre avec le récit.

Dans le journal philosophique, il s'agit d'une écriture autour de thèmes que l'on peut reprendre. L'écriture s'organise autour d'une recherche. Comme le journal, une correspondance peut s'organiser autour d'une recherche. Sur le plan de la recherche pédagogique, j'ai un chantier de production avec Gabriele Weigand, une grande pédagogue allemande. Nous travaillons ensemble depuis 1985. Cela signifie que nous faisons du terrain ensemble, mais nous ne cessons de discuter, sur le plan scientifique, nos questionnements, nos hypothèses, nos lectures. Je fais lire à Gaby mes journaux (elle-même a tenu un journal de classe). Notre correspondance est de la plus haute importance, pour ma recherche. C'est une autre forme de journal. J'ai déjà envisagé de la publier. La seule question, c'est qu'elle m'écrit en allemand, et moi, je lui réponds en français ! Le lectorat est forcément limité aux bilingues. Pour rendre exploitable notre échange de lettres, il faudrait traduire... Ce qui pose d'autres problèmes. Mais sur le fond, cet échange correspond à un suivi d'un travail intellectuel qui

³ René Barbier, "Le journal d'itinérance", *Pratiques de formation* n°9, Université de Paris 8, juin 1985.

accompagne des publications communes, dont de nombreuses sur la question de l'interculturel⁴.

Dans le journal de recherche, le chercheur pointe ses hypothèses et ses trouvailles, à propos d'un "objet" qu'il s'est préalablement donné, sur un terrain spécifique, et au fur et à mesure de leur apparition. Souvent, cette forme de journal visent à rassembler des informations que l'auteur ou ses commanditaires imaginent voir exploiter ou traiter d'une manière ou d'une autre dans un temps ultérieur. René Lourau (1988) défend l'idée que le journal de recherche, c'est déjà la recherche. On peut rapprocher de ce type de journal, le journal de terrain de l'anthropologue ou de l'ethnologue, celui qui cherche à ordonner un contenu déterminé à l'avance, celui qui gère un ou plusieurs objets de recherche. Marcel Mauss invitait ses disciples à tenir un tel journal. De ce point de vue, on peut considérer que *Moments pédagogiques* est un journal de recherche pédagogique. Les travaux de Raymond Fonvieille s'inscrivent dans cette tradition du *journal de recherche pédagogique*.

Le *journal de formation*. L'espagnol Miguel Zabalza a consacré de nombreux travaux au journal dans la formation d'enseignants. A Saint-Jacques de Compostelle, M. Zabalza propose aux élèves-professeurs de tenir au jour le jour un journal de leurs difficultés tant didactiques que psychosociologiques (relation pédagogique, rapports à la classe). La description de leurs difficultés vécues en classe (premiers stages), sont lu es tant par des formateurs spécialistes des disciplines que des psychopédagogues, qui interviennent alors pour aider le futur enseignant à répondre aux dilemmes du métier qu'il découvre. J'ai commenté ce travail (Hess, 1989) qui montre que dans tout type de formation professionnelle ou personnelle, on doit utiliser cet outil du journal. Là encore, il y a la présence de lecteurs extérieurs qui aide le praticien à dépasser certaines contradictions qu'il a réussies à pointer. Je fais le lien avec ce que vous avez nommé le *journal institutionnel*.

Plus que l'éphéméride, forme de journal utilisée dans un hôpital pour consigner tous les soins donnés aux malades dans un service, le journal institutionnel veut prendre en compte les dimensions individuelles, interindividuelles, groupales, organisationnelles, institutionnelles de la vie d'un établissement, etc. Dans *Le métier d'étudiant*, Alain Coulon parle du journal d'affiliation, à propos des étudiants qui tiennent une forme de journal institutionnel (A. Coulon, 2005). En fait, et Raymond Fonvieille l'avait pointé en commentant mon *Lycée au jour le jour*, la plupart des journaux pédagogiques (J. Korczak, R. Fonvieille), sont centrés sur la relation pédagogique. Chez J. Korczak, cette centration se fait sur l'élève. Chez R. Fonvieille, l'observation porte sur la classe. Dans ma pratique du journal institutionnel, j'ai voulu remettre l'observation de la relation pédagogique dans un contexte : celui de l'établissement. Les conflits à l'intérieur de l'établissement interfèrent sur la vie de la classe, sur la relation pédagogique elle-même. C'est une idée qui a été dégagée par François Tosquelles lorsqu'il disait : "il faut soigner l'institution de soin". Pour moi, il faut rendre éducative l'institution pédagogique. Donc, il faut pointer les contradictions entre le projet énoncé et les pratiques institutionnelles. Le journal est un excellent analyseur de la vie institutionnelle. Dans la perspective que je décris, je crois être le premier. Je m'inscrivais dans un *champ de cohérence* qui était celui de la psychothérapie institutionnelle. Pourtant, je pense que des gens ont fait des

⁴ La dernière : R. Hess, G. Weigand, *L'observation participante dans les situations interculturelles*, Paris, Anthropos, 2006, 278 pages, coll. "Exploration interculturelle et science sociale".

choses proches. Ainsi, avant moi, il y a *Colonies* de J. Korbak qui n'est pas loin de prendre en charge la dimension institutionnelle que je tente de souligner. Après moi, il y a eu Georges Lapassade aussi, avec son journal de la réforme des DEUG en 1984. Ce texte donne à lire la manière dont se met en place une réforme dans l'institution universitaire. Ce texte n'a pas encore été publié, mais il a circulé sous forme dactylographiée dans l'université de Paris 8, au moment même de son écriture. Ce journal accompagnait la réforme. Je pense publier ce livre prochainement, comme illustration du processus d'analyse interne. L'analyse institutionnelle a besoin du journal pour avancer

Le *journal des moments* est la dernière forme de ma recherche. Comment la définir ? Tous les écrivains n'ont pas donné une place au "moment du journal". De Montaigne à Pierre Bourdieu, nombreux sont les intellectuels qui ont regretté, un jour ou l'autre, de ne pas avoir tenu de journaux. Parmi les diaristes, certains ont utilisé cette forme d'écriture constamment, au risque de ne rien écrire d'autre (Amiel), ou ont limité l'écriture de leur journal à des périodes où ils ne s'investissaient pas dans l'écriture d'autres textes. Ainsi, Stendhal explique qu'il n'écrit son journal que lorsqu'il n'est pas sur autre chose. On peut alors parler, dans la vie, d'un "moment du journal" qui survient au bon moment temporel dans certains contextes. Mais, du moment temporel du journal, on peut passer au journal des moments, pris dans le sens anthropologique. On parlera alors de journal des moments. Un même diariste pourra tenir plusieurs journaux en parallèle : un journal comptable, un journal des idées, des journaux de voyage, etc. Cette forme d'écriture est souvent pratiquée par le sociologue Edgar Morin.

Personnellement, je ne me suis pas contenté des trois journaux suggérés par Marc-Antoine Jullien. Je fragmente mes journaux en fonction de mes moments. Je tiens jusqu'à 18 journaux en parallèle. Mais ce n'est pas, pour moi, une consigne ou une norme. Ce chiffre correspond au nombre de chapitres du *Sens de l'histoire, moments d'une biographie*. Je rappelle le contexte d'écriture de ce livre. Christine Delory-Momberger me propose, dans un contexte de vie difficile pour moi (perte de mes parents), de raconter mon histoire de vie. Je décide alors de penser ma vie non pas en moments successifs (chronologie), mais en moments parallèles. Moins qu'une histoire de vie, *Le sens de l'histoire* se veut une cartographie de vie. C'est dans ce livre que l'on a décidé, Christine et moi, de raconter ma vie en 18 moments. Il y en a 18, mais il y aurait pu en avoir 19. Le moment de la direction de thèse a été écarté, pour ne pas rendre trop volumineux ce livre déjà gros (414 pages). Il a fait l'objet d'une publication séparée (*Produire son œuvre, le moment de la thèse*, qui est traduit en brésilien et en italien).

Parmi mes titres de journaux, mentionnons : le "journal de lecture", qui rassemble mes commentaires de lecture, le journal de danse, le journal des idées, le journal professionnel (d'enseignant de lycée, puis d'université), le journal d'analyse institutionnelle, de recherche interculturelle, de paternité, de santé, d'un artiste... À ces journaux, s'ajoutent des journaux de voyage et des journaux sur des thèmes plus étroits de recherches particulières : "Forme et mouvement", "attracteurs étranges et détracteurs intimes", "Les jambes lourdes", "Henri Lefebvre", "René Lourau", "Congé sabbatique", etc.

Ainsi, après avoir publié des journaux divers depuis 1989, j'organise l'écriture et la publication de mon journal en moments. Je ne cherche pas à publier mes journaux sous forme de grands tirages. Mais j'estime que ces textes ont tous des destinataires particuliers : mon

journal pédagogique intéresse mon groupe de référence pédagogique. C'est pour ces gens que je veux rendre lisible ce journal. Comme Janusz Korczak, qui a voulu publier *Moments pédagogiques*, pour expliquer aux jeunes enseignants l'utilité de ce type de travail, de grands pédagogues ont souvent tenu leur journal pédagogique. On est heureux quand on peut les consulter. Quand j'ai découvert que R. Fonvieille avait tenu un journal pédagogique durant 20 ans, je lui ai demandé de le reprendre au moment de sa retraite, pour l'éditer. Plusieurs de ses livres sont cette mise en forme pour l'autre, de cette recherche pédagogique exceptionnelle. L'idée de se centrer sur un moment pour atteindre le groupe qui partage avec nous ce moment me vient de loin.

En 1982-83, j'ai écrit 350 pages dactylographiées sur ma vie de professeur de lycée. Mais quand j'ai voulu faire *Le lycée au jour le jour*, en 1988, j'ai constaté que dans ce journal, il y avait 100 pages sur le lycée ; mais 250 pages touchaient d'autres thèmes : ma vie familiale, mon travail dans des revues, etc. J'ai pensé que si je sélectionnais les pages "lycée", cela rendrait plus fort mon ouvrage, centré sur le lycée au jour le jour. C'est à ce moment-là que l'idée du "journal des moments" s'est définitivement imposée à moi. Mais, déjà en 1976, je donnais à mes étudiants la consigne de centrer leurs observations sur un seul thème.

Le journal, quand il est ciblé sur un moment, est utile pour une communauté de référence. Le journal est une traque d'un *champ de cohérence*. C'est une recherche individuelle et collective. Quand on réussit à identifier un nouveau moment, à le décrire, on fait un progrès dans la conscience de soi, mais aussi dans la conscience du groupe, et la conscience du monde. Ainsi, si l'on prend l'interculturel comme objet, la circulation des journaux dans le groupe de référence va permettre de comprendre comment chacun voit cet objet. Il faut pouvoir échanger autour de ce travail d'éclaircissement. Cela permet de voir ce que l'on voit, mais aussi ce que les autres voient et que je ne vois pas.

IV) Le moment interculturel

Dans les *Moments pédagogiques*, J. Korczak emploie le terme de moment, dans un sens fort. Ce terme existe en philosophie et en pédagogie depuis Hegel et Schleiermacher. J. Korczak connaît la portée du concept. Il le choisit en connaissance de cause. Quel est le sens de ce mot ? Le terme de moment est polysémique. J'ai pu identifier trois des principales instances de ce terme : le moment logique, le moment historique, enfin le moment comme singularisation anthropologique d'un sujet ou d'une société. J'ai développé ce concept dans ma communication de Rhodes.

La rencontre avec l'autre, la rencontre interculturelle, peut se développer au niveau d'un moment (dimension ethnographique) : on compare par exemple notre moment du repas ou notre moment de l'école, en France, en Allemagne, en Grèce, etc. Mais la rencontre peut aussi se donner comme objet le principe de production et de reproduction des moments de deux sociétés (dimension ethnologique). En situant ces comparaisons culturelles dans un ensemble plus vaste, ou sur le plan historique ou sur le plan géographique, on accède à un niveau encore plus distancé (dimension anthropologique).

Lorsque j'ai été invité comme professeur associé à l'Université de Cottbus sur une chaire d'éducation interculturelle, j'ai proposé à mes étudiants de tenir un journal de l'interculturel. Ils se formaient pour travailler dans des entreprises, où ils devaient être confrontés à des travailleurs de plusieurs nationalités. Je les ai invités à noter leurs observations sur cette confrontation à l'étranger. Le travail accompli pendant un semestre a été lu et commenté dans le groupe, chaque mois. Ce travail était passionnant.

On peut faire ce travail avec des étudiants, mais aussi avec des élèves. La difficulté technique de cette méthode, c'est qu'elle suppose un travail de longue durée. Les enseignants préfèrent souvent donner des devoirs qu'ils corrigent aussitôt. L'école ne donne guère d'occasions, elle n'aide pas à construire des dispositifs qui permettent aux enfants de travailler sur le long terme. C'est pourquoi la méthode de Marc-Antoine Jullien a rencontré un succès considérable (il a été traduit dans 8 langues), à une époque où l'école n'existait à peine. L'école divise le temps en heures de cour. Or, le journal s'inscrit sur la longue durée. Il n'y a que l'éducation active, l'éducation nouvelle qui puisse faire une place au journal. Un enseignant qui voudrait donner une place au journal dans sa classe serait conduit à réformer en profondeur la pédagogie en vogue aujourd'hui. Dans le journal, on part de l'enfant, du jeune, de l'étudiant. Trop souvent à l'école, on part d'un programme. D'où les tensions autour de l'évaluation. Comment évaluer un journal ? Un journal mesure une évolution profonde de l'être, son entrée dans la connaissance, ses hésitations, ses erreurs. L'école ne sait pas gérer l'erreur comme source d'entrée dans la connaissance.

Ainsi, on voit qu'une éducation interculturelle qui se baserait sur l'écriture d'un journal conduirait à remettre en cause beaucoup de choses de nos pratiques pédagogiques quotidiennes. Cependant, pour ne pas être pessimiste à priori, on peut observer certaines situations comme favorables à l'entrée dans le journal, même dans le contexte scolaire. Un séjour à l'étranger est une excellente occasion pour tenir un journal de voyage. On peut inviter un enfant de douze ans à tenir un journal de voyage. Certains trouvent du plaisir à garder des traces de leurs impressions de voyage (personnes rencontrées, visites, etc)... J'ai l'exemple d'un groupe de vingt élèves de 12 ans partis en voyage de Classe (12 jours) au Danemark, et où l'idée du journal a été reprise avec succès par les élèves.

Des échanges de classes d'enfants de 8 ans a été l'occasion d'écriture de tels journaux... Plus les enfants sont jeunes, plus ils ont besoin de consignes strictes (raconter dans leur carnet un fait par jour, par exemple). Ils ont besoin qu'on les aide en relisant ce qu'ils font. L'important est de rendre "naturel" le fait d'écrire chaque jour. Le choix d'un beau carnet, petit (on peut le garder sur soi) est un facteur décisif dans cette entrée dans l'écriture d'un tel journal.

L'écriture impliquée dispose d'autres formes : la correspondance, par exemple. Elle a été beaucoup utilisée dans la pédagogie Freinet.

Bibliographie sur le journal :

- Coulon (Alain), *Le métier d'étudiant*, 2^e édition, Paris, Anthropos, coll. "éducation", 2005.
- Didier (Béatrice), *Le journal intime*, Paris, PUF, 1991, 205 pages.
- Fonvieille, Raymond, *L'aventure du mouvement Freinet*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989.
- Fonvieille, Raymond, "Du journal de bord à l'autobiographie : outils de l'analyse institutionnelle", *Pratiques de formation* n° 32, sur "Socianalyse et ethnosociologie", 1996.
- Fonvieille, Raymond, *La naissance de l'autogestion pédagogique*, Paris, Anthropos, 1998.
- Girard (Alain), *Le journal intime*, PUF, 1986, 2^e éd. de *Le journal intime et la notion de personne*, Paris, Puf, 1963.
- Gusdorf (Georges), *La découverte de soi*, Paris, Puf, 1948.
- Hess (Paul), *La vie à Reims pendant la guerre de 1914-1918, notes et impressions d'un bombardé*, Paris, Anthropos, 1998, illustré, 680 pages.
- Hess (Remi), *La pratique du journal, l'enquête au quotidien*, Paris, Anthropos, 1998.
- Hess (Remi), *Le lycée au jour le jour, ethnographie d'un établissement d'éducation*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989, coll. "Analyse institutionnelle".
- Hess (Remi), *Le moment tango*, et *Les tangomaniaques*, Paris, Anthropos, 1997, et 1998, coll. "Anthropologie de la danse", 315 pages, et 290 pages.
- Hess (Remi), *Pédagogues sans frontière, écrire l'intérêt*, Paris, Anthropos, 1998, coll. "Exploration interculturelle et science sociale", 300 pages.
- Hess (Remi), *Le voyage à Rio, sur les traces de René Lourau*, Paris, Téraèdre, 2003.
- Hess (Remi), *Produire son œuvre, le moment de la thèse*, Paris, Téraèdre, 2003 ; trad. brésilienne : *Produzir sua obra, O momento da tese*, Liber Livro Editora, Brasília, 2005, Série Pesquisa, 187 p.
- Hess (Remi), *Le journal des idées*, Paris, Presses universitaires de Sainte-Gemme, 2005.
- Jullien, Marc-Antoine (Chevalier), *Essai sur une méthode qui a pour objet de bien régler l'emploi du temps, premier moyen d'être heureux; A l'usage des jeunes gens de l'âge de 16 à 25 ans; extrait d'un travail général, plus étendu, sur l'Éducation*, l'ouvrage est signé M. A. J. (206 pages, à Paris, chez Firmin-Didot, 1808). Seconde édition augmentée (348 pages) en 1810, destiné aux 15-25 ans ; nouvelle édition établie, présentée et commentée par Kareen Illiade : Paris, Anthropos, 2006.
- Jullien, Marc-Antoine, *Biomètre ou Mémorial horaire, instrument pour mesurer la vie*, A Milan, de l'imprimerie royale, 1813.
- Jullien, Marc-Antoine, *Agenda général ou Mémorial portatif pour l'année 18..., livret pratique d'emploi du temps, composé de tablettes utiles et commodes, d'un usage journalier*, 3^e éd., Paris, Genève, 1815.
- Korczak (Janusz), *Moments pédagogiques*, Paris, Anthropos, 2006.
- Leleu (Michèle), *Les journaux intimes*, Puf, 1952.
- Lejeune (Philippe), *"Cher cahier...", témoignages sur le journal personnel recueillis et présentés par*, Gallimard, coll. "Témoins", 1990, 259 p.
- Lejeune (Philippe), *La pratique du journal personnel, enquête*, Cahiers de sémiotique textuelle, n°17, Paris X-Nanterre, 1990.
- Leiris (Michel), *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 1981.
- Lourau (René), *Le journal de recherche, matériaux pour une théorie de l'implication*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988, coll. "Analyse institutionnelle".
- Lourau (René), *Le rêve*, inédit, 1999.
- Mauss (Marcel), *Manuel d'ethnographie*, 1947, Paris, Payot, 1967.
- Morin (Edgar), *Journal d'un livre*, Paris, Interéditions, 1981.
- Walter de Gruyter & co, Berlin, 1960, p. 36 à 39.